

Les dix meilleures nouvelles du concours 2007

La valise

*Emilie MACALLI
(47300 Villeneuve sur Lot)*

Elle est là, toute petite, sur le quai, serrant la poignée de sa valise entre ses mains gelées.

Elle a une drôle d'allure avec sa jupe à carreaux, ses godillots, ses socquettes blanches et son manteau de laine rouge trop petit pour elle.

En fait, ce n'est pas lui qui est trop petit, c'est elle qui est trop grande. Il est vrai que par les temps qui courent, le corps se développe plus rapidement que les économies. Et même sans parler d'argent, les collections de mode n'offrent pas grand choix. Les rayons des boutiques ne sont pas très attrayants. Ce n'est pas facile de trouver chaussure à son pied, à proprement parlé. Les coupes ne tombent pas vraiment sur mesure.

En tout cas, même s'il n'est pas à sa taille, heureusement qu'elle l'a son manteau rouge parce que le vent ne s'est pas privé d'être au rendez-vous. Il balaye le ciment de la gare. Il fait s'emmêler les cheveux, s'envoler les chapeaux, il soulève les jupons. Il fait danser les feuilles mortes et la poussière dans des tourbillons. Et puis, il donne la chair de poule. Il pénètre à travers les mailles des vêtements, même des plus chauds. Il se fraye un chemin et glace jusqu'aux os des voyageurs ?

Depuis quelques jours maintenant, la pluie a terriblement rafraîchi le temps. La fin de l'automne se veut sibérien et présage un hiver rigoureux. La grisaille s'est installée pour de bon cette fois-ci, élisant domicile jusque dans les âmes des hommes.

Chaque pardessus est soigneusement boutonné, les mains gantées se frottent l'une contre l'autre. Tout le monde voudrait être loin d'ici. Tout le monde se trouve dans l'attente d'un ailleurs. Tout le monde est prêt pour le départ, les bagages entassés ça et là.

Elle, n'a que sa valise qu'elle garde à ses pieds.

Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas assez couverte. La demoiselle commence à se raidir de froid et d'immobilité. Fixant ses pauvres doigts nus, laissés au bon vouloir des intempéries, elle essaie d'oublier que ses chaussures lui font mal et qu'elle ne peut plus bouger les orteils.

Et ce train qui n'arrive pas...

Elle porte aussi une grande écharpe lovée autour de son cou et un bonnet crocheté enfoncé jusqu'aux oreilles. Quelques boucles dorées s'en échappent et flottent dans les bourrasques. Elle a la peau diaphane, une peau de rousse certainement héritée d'un parent, et puis la moue boudeuse des petites filles capricieuses qui lui donne cet air de poupée devant lequel tout le monde s'extasie.

A intervalles réguliers, un semblant de grimace abîme ses jolis traits. Ses mains bleuies, se blessent et la font souffrir à force de tenir la poignée de sa valise mais elle ne réussit pas à se décider. Elle ne veut pas la lâcher. Tous ces étrangers autour d'elle ne lui inspirent rien de bon. Elle les scrute depuis qu'elle est arrivée et personne ne trouve faveur à ses yeux.

Même pas ce couple enlacé, tout près. Deux amoureux qui ne semblent absolument pas inquiets. Ça leur est bien égal le pays, la ville ou le quai sur lequel ils se trouvent du moment qu'ils sont ensemble. Ils sont blottis l'un contre l'autre. Ils se chuchotent des secrets, tout bas, dans le creux de l'oreille. Mais, ils ne s'embrassent pas, ce serait indécent. Ils la regardent en souriant. Malgré sa méfiance, elle se laisse amadouer au point de leur rendre leur bienveillance par un tendre rictus.

Elle le regrette tout de suite.

Poussée par une sorte de pudeur, elle détourne les yeux pour les accrocher à un petit garçon qui court entre les voyageurs. Il s'amuse, rit aux éclats, saute à pieds joints dans des flaques imaginaires. Il a une casquette sur la tête et on le devine facilement petit fripon. Elle l'observe, mourant d'envie de le prendre dans ses bras, de l'embrasser. Cela se sent tout de suite qu'elle a l'âme d'une mère. Peut-être pense-t-elle à son frère ou au fils d'une voisine. En tout cas, elle se souvient, elle rêve. On comprend immédiatement qu'elle est déjà partie, qu'elle ne se trouve plus dans cette gare, entourée de ces gens qu'elle ne connaît pas et qui, pourtant attendent un destin commun au sien. Son visage s'est figé, il a pris l'aspect de sa pensée lointaine, perdue et fatiguée.

Et le train n'arrive toujours pas...

Finalement, sa faiblesse aura raison de sa volonté et de son obstination. Elle consent à lâcher sa grande valise de cuir marron. Toutefois, elle pose immédiatement ses jolies fesses dessus. Il n'est pas question de la laisser échapper. Les chapardeurs sont légions ces temps-ci ! On ne sait plus distinguer les honnêtes gens de la masse des voleurs et escrocs en tous genres. Il ne faut faire confiance à personne.

Elle ne se rend pas compte que les regards glissent sur elle, que son trésor est insignifiant et qu'il n'intéresse pas grand monde. Elle le protège, elle le cajole, elle l'enterrerait si c'était possible afin qu'il reste intact pour toujours, son énorme coffre-fort qu'elle imagine tant convoité.

Et c'est vrai qu'il est énorme !

Ce qui choque au premier abord, c'est la disproportion de sa valise par rapport à sa frêle silhouette. Elle y rentrerait toute entière sans effort, ni contorsions d'initiée. Dommage que l'on ne soit pas dans un contexte humoristique parce qu'elle semblerait alors sortir tout droit de sous un chapiteau. Elle s'est involontairement appropriée le grotesque d'une clown, n'oubliant pas d'emprunter avec lui tout le pathétique et la détresse qui lui son assortis. Et le train pointe enfin le bout de son nez...

Tout le monde s'avance sur le bord du quai. Il vaut mieux monter dans les premiers et savoir jouer des coudes pour avoir une bonne place, ou du moins, pas trop inconfortable. Tous les coups sont permis et ça se bouscule.

Lorsque les voitures s'immobilisent et que les portes s'ouvrent, la cohue est indescriptible. Elle, elle préfère ne pas bouger, attendre que le calme soit un peu rétabli pour s'approcher. Elle observe les gens dans une impassibilité terrifiante pour une jeune de son âge. Elle semble hors du temps et de la réalité. Le monde s'agite tout autour, est passé en mode accéléré mais cela ne change rien pour elle qui reste bloquée sur pause. Elle demeure immobile, une goutte de sang suspendue dans les airs.

Ayant laissé passer quelques secondes, elle finit par se lever, reprend sa position initiale et, de nouveau, elle garde bien serrée dans ses mains froides la bien-aimée poignée. Elle la tient de toutes ses forces. Elle s'y cramponne, respire profondément. Elle appréhende l'instant où tout aura basculé, où le pas sera franchi, où elle aura tout quitté.

Mais il faut bien se décider à un moment ou à un autre. Et quand elle se lance et commence à se frayer un passage au cœur de la foule pour accéder aux quelques marches qui marquent le début de son périple, elle a du mal à la porter, sa valise, alors elle la traîne derrière elle. Pour rien au monde

elle ne l'abandonnerait. Et tant pis si les crampes la guettent et se jettent sur elle, toute petite et toute fragile avec cette énorme charge qu'elle tire.

C'est un bien triste spectacle qu'elle offre là, elle fait peine à voir mais personne ne l'aide. Les gens sont bien trop occupés à s'occuper d'eux. Ils n'ont que faire d'une petite fille et de ses bagages. Ils ne la voient même pas. Ils lui marcheraient presque dessus. Et ils la poussent sans ménagement. Elle n'est qu'un minuscule obstacle qui les retarde, qui va certainement leur faire perdre des bribes de confort. Les bonnes manières ont disparu, plus aucun code de conduite n'est de mise.

Dans le brouhaha, les cris mélangés à quelques insultes, on entend des voix d'hommes qui semblent donner des ordres que l'on ne comprend pas. Et ces mêmes bonhommes sourient d'apercevoir certains individus trébucher dans la folie qui s'est emparée d'eux, comme accentuée par le sifflement de la locomotive.

On ne conçoit pas sans mal la raison de cette soudaine précipitation. Ils ne veulent pas quitter leur pays, mais ils veulent monter dans le train. Au fond, ce qu'ils veulent, c'est travailler, manger à leur faim. Et ce besoin les obsède au point qu'ils finissent par se convaincre qu'ils veulent en fait, quitter leur pays. Et aujourd'hui, ils sont même pressés de partir.

Au bout du compte, ils sont perdus, ils ne savent plus ce qu'ils veulent alors ils ont écouté ce qu'on leur a dit, ils suivent la volonté d'un autre. Peu importe que cet autre ne leur veuille pas du bien.

Ils se disent : " On ne sait jamais ; Et puis, ça ne peut pas être pire. "

Après tout, c'est peut-être le bonheur et la vie qui les attendent sur le quai de cette ville dont ils n'ont pas entendu parler, qu'ils ne seraient pas capables de situer sur la carte et dont on a fait leur destination.

Et des jours plus tard, des centaines de kilomètres avalés, quelque part sur un quai du bout du monde, le vent glacé vient de se lever et fouette une valise immobile, qui attend patiemment qu'on vienne la chercher.

Quelque part sur la quai fantôme d'une gare qui n'existe pas, dans une ville dont on tait le nom, une grande valise de cuir marron est posée là, au milieu de nulle part, dans le doux murmure des arbres que les oiseaux ont désertés depuis longtemps et le brouillard épais qui accompagne la fin de matinée.

On la croirait abandonnée, cependant, elle n'a pas été oubliée.

Au contraire, elle y pense toujours la petite fille, sous ses boucles blondes, à sa valise. Elle y pense encore parce qu'à l'intérieur, il y a sa poupée préférée, celle avec la robe rouge, les nattes dorées, sa poupée de chiffon contre laquelle elle s'endort et qui remplace les bras de sa maman. Il y a le livre d'images que papa lui lisait, avec son nom inscrit au crayon sur la première page et la couverture cartonnée sur laquelle des petits enfants promènent un chien au bord d'un lac d'un bleu qui fait rêver. Il y a la veste en laine qu'elle avait apportée parce que l'hiver approche et qu'elle se doutait bien qu'on ne se dirigeait pas vers un pays ensoleillé. Il y a les vêtements de rechange et puis la robe du dimanche avec le col brodé. Il y a son miroir, son peigne, son bracelet, ses épingles à cheveux, le mouchoir blanc bien repassé et plié avec la bordure en dentelle qu'il faut prendre soin de ne pas froisser. Et puis surtout, il y a cette photo du bon temps, sur laquelle tout le monde sourit, avec le regard bienveillant de sa grand-mère et son chien Widi la truffe dans le vent.

Non, cette valise n'a pas été oubliée. C'est juste qu'on lui a demandé de la laisser là, sur le quai. Alors elle l'a laissée. Elle la récupèrera plus tard, ils lui ont promis. Une fois qu'elle sera douchée et désinfectée, on la lui rendra.

Pour le moment, elle obéit, suivant la foule qui l'entoure. Elle reste dans sa colonne humaine constituée de femmes, de vieillards et d'enfants. Et chacun s'enferme dans son propre silence, ses peurs de l'avenir et ses quelques souvenirs, les yeux plongés dans le vide qui est le sien. Ils attendent de pouvoir avancer un peu plus vers un destin qu'ils ignorent encore et qu'ils préfèrent continuer d'ignorer.

Et parmi ces milliers de visages crispés de froid, de soif, de faim et d'inquiétude, la jolie demoiselle dans son manteau rouge trop petit se sent terriblement seule sans sa grande valise. Dans ce pays blanc de cendre et de misère, où le gris pénètre jusqu'au cœur, des milliers d'étoiles jaunes supplantent le soleil, éblouissent le ciel. Ce dernier pleure des larmes de glace tout en gardant les yeux fermés. Il a honte de l'homme qu'il a créé et tant aimé.

Sur le quai, la valise est toujours là, au milieu des autres bagages abandonnés, comme elle, dans le blizzard d'une contrée lointaine et inconnue ; Elle est toujours là, suppliante, déchirante. Elle capte le regard et ne le lâche plus jusqu'à ce qu'une ombre vienne la chercher. L'ombre d'une silhouette aux cheveux rasés, costume rayé et dos courbé. L'ombre de ce qui fut, un jour un homme comme les autres, avec un métier, des projets, un humour parfois grossier, une belle fiancée et un bagage déjà oublié.

Au loin, un imposant portail baptisé d'un improbable proverbe " Le travail libère ", s'apprête à dévorer ce qu'on va lui apporter, la vie d'une petite fille bien rangée au fond d'une valise de cuir marron beaucoup trop grande pour les quelques effets qu'elle contient.

Dans la fumée continuelle qui s'échappe d'une immense cheminée crevant le ciel, un voile sombre enveloppe cette terre ; le jour se mélange amoureusement à la nuit et se laisse engloutir...